LE FILS DE LA FEMME

UN CONTE POSTHUME DE ROUMANILLE

Madame Roumanille a retrouvé dans ses notes, le plan, la vague ébauche d'un beau conte que le poète provençal méditait lorsque la mort le prit.

Une vieille lionne, qui en avait vu de toutes les couleurs, se trouvant étendue sur une peau de tigre au fond de sa caverne et sentant qu'elle allait rendre son dernier souffle, voulut, avant de mourir, donner encore un conseil à son lionceau, jeune animal et hardi, mais qui ne savait rien du monde.

—Vois, lui dit-elle, tu seras, toi, le plus fort des animaux de la création, tu les dompteras, tu leur feras la loi, et tu seras leur roi. Pourtant, il y en aura un qui n'aura pas peur de toi ; et tu devras le craindre : C'est le fils de la femme. Méfie-toi de lui, de lui seul ; s'il n'a pas la force, il a la ruse. Il commande au tonnerre et à l'éclair qu'il lance de sa main où il veut et sur qui il veut. C'est lui la cause de ma mort !

Cela dit, la lionne ferma les yeux peu à peu, soupira, pencha la tête, s'étira, et tout fut fini.

Le lionceau, voyant sa mère morte, jeta un rugissement prodigieux qui fit trembler toutes les montagnes. Mais sa colère croissait toujours. Alors il sortit de sa caverne, aiguisa ses crocs contre un chêne, dont toute l'écore croula et dit :

Puis donc que le fils de la femme est l'auteur de la mort de ma mère, moi, j'exterminerai le fils de la femme et je ne crains ni le tonnerre ni l'éclair que peut guider sa main.

Mais il ne savait comment était le fils de la femme et il partit pour le chercher, demandant à tout pauvre animal qu'il rencontrait, si par hasard, il ne serait pas le fils de la femme,

Il traversa des pays de montagnes et des pays de plaine, il s'avança dans les sables du désert, franchit des étangs et des fleuves ; tout le bétail des airs de la terre et des eaux se pelotonnait de frayeur en le voyant passer ; mais il n'en faisait aucun cas. Pourtant, un jour, il rencontra un chameau, un grand diable de chameau percher comme un grenier, avec un long cou, une bosse miraculeuse et des jambes qui n'en finissaient point, et tout écartés.

—Outre !" se dit le lionceau, voici un animal qui pourrait bien être le fils de la femme.

Et s'étant ramassé sur ses quatre jambes, prêt à lui sauter dessus et à l'étrangler d'un coup de dent, il lui dit:

—Dis moi, toi que je n'avais jamais vu dans mon royaume si, par quelque rencontre du hasard, tu ne serais pas le fils de la femme?

—Ah! pauvret que je suis! Qu'il s'en faut! répondit le chameau en tremblant sur ces longues jambes...Le fils de la femme! je ne suis que son plus humble serviteur comme je suis aussi celui de votre Majesté. Le fils de la femme me commande et me tient à genoux devant lui; je lui porte sa charge à travers les sables du désert.

—Alors, ôte toi de ma vue et file ton chemin, lui dit le lionceau.

Un autre jour, il rencontra le cheval. Un beau cheval blanc du désert, avec une crinière éblouissante qui lui descendait jusque sur le poitrail, Vif comme l'ombre, il hennissait, faisait claquer ses narines et ruait à son ombre.

—Cette fois, se dit le lion, je ne me trompe pas, voici bien le fils de la femme.

Il s'approcha et lui parla.

—Dis moi c'est bien toi qui es, parait il, le fils de la femme?

—Moi! fit le cheval. Ah! que non! regarde mes mâchoires. Tu y verras un morceau de fer qui me tient esclave: avec ce fer le fils de la femme m'a dompté et quand j'ai labouré son champ, je reçois en guise de merci les coups de bâton de ses valets et pour toute nourriture un peu de la bauque sèche des chemins.

Le lion, voyant ces paroles, ne prit même plus la peine de lui parler.

Non loin de là, il rencontra le taureau noir, le taureau sauvage, qui poursuivait un loup.

—Oh! oh! se dit il, pour cette fois, j'ai découvert mon terrible ennemi. Ces cornes pointues ne peuvent appartenir qu'au fils de la femme! Voilà bien le signe qui devait le marquer et me le faire reconnaître.

Aussitôt il s'approcha, mais en se tenant sur ses gardes, il lui dit:

—Il y a assez longtemps que je te cherche. Tu es le fils de la femme, celui qui est l'auteur de la mort de ma mère, et tu vas sur le champ m'en rendre raison.

—Ah ! comme vous vous trompez, et de tout votre long. Seigneur ! Moi le fils de la femme ! Ah ! plût aux dieux que je le fusse ! Apprenez que je ne suis que le serviteur et le misérable jouet du fils de la femme. Lui prend plaisir à voir ruisseler mon sang rouge sur mon poil noir. Avec cela pour son plaisir, il déchire ma peau à coups de tridents, me plante dans la nuque des touffes de rubans de toutes les couleurs et quand il en a assez de ce jeu, qui pourrait aussi m'amuser, voilà que ce méchant pour se faire la main, me plante adroitement son épée juste au point nécessaire et je meurs sur le coup. De plus, après ma mort, il dévore ma chair.

("Ici, il faut expliquer qu'en se temps-là les fils de la femme étaient "des hommes", et personnes, quel qu'il fût, non plus ministre que préfet, n'aurait pu les empêcher de "faire courir" leurs taureaux et de faire usage de tous leurs droits.")

—Allons, fit le lion en entendant le taureau lui parler de la sorte, ma mère avait cent fois raison : plus que jamais, je le vois. Comme était grande sa sagesse, je finirai bien, avec la patience, par rencontrer celui qui voudrait se rendre maître de mon royaume.

Voilà que, un jour de grande chaleur, en traversant la forêt. il vit un pauvre bucheron qui, devant lui, se peletonna de terreur, ne se faisant pas plus gros qu'un pois. Notre lion, bon diable, prenant sa petite voix pour ne pas trop l'émouvoir, lui dit:

—Pauvre petit nain, peut-être que c'est toi, qui pourras me rendre un grand service, à moi qui suis le roi des animaux.

Il y a assez de temps que je rode partout mon royaume en cherchant le fils de la femme sans pouvoir le rencontrer ; ma mère est morte a cause de lui, et elle m'a dit que je ne devais craindre que lui, je me suis promis, quant à moi, de venger la mort de ma mère. A donc, si tu connais, par quelque hasard, le fils de la femme, dis moi où il se tient.

—Seigneur, je peux vous faire voir celui que vous cherchez, dit le bûcheron en tremblant de tous ses membres, mais auparavant, il faut que j'achève mon fagot. Si vous m'aidiez un peu, j'aurais plus vite fait et aussitôt je vous ferai connaître le fils de la femme.

—Soit, dit le lion, que faut il faire?

Le bucheron prit sa grande cognée et l'ayant plantée dans le tronc d'un arbre colossal, dit au lion qui le regardait:

Seigneur lion, si vous vouliez mettre un peu votre patte ici, dans cette fente, je retirerais ma cognée, et la besogne serait vite faite...

Le lion qui languissait de voir le fils de la femme, mit la patte dans la fente en ayant l'air de dire:

Si ce n'est que cela voilà!

Le bücheron, mettant le pied contre le tronc et faisant pésée sur le manche, retira sa congné et, crac! le lion resta pris, la patte écrasée par la force de l'arbre colossal.

Alors, l'humble bûcheron, se retournant, lui dit:

—Seigneur liou, tu as devant toi, le fils de la femme. Regarde moi, je suis marqué pour commander sur la terre; car Dieu, en me créant, souffla sur moi un peu de son esprit, et il me donna l'empire du monde.

Et le lion eut beau se tordre et se débattre, faire retenir la fôret de ses rugissements, il ne put s'arracher du piège et il dut se laisser dévorer par l'essaim des mouches.

LES ESCROCS AMERICAINS

Sans l'intervention opportune de la police de New York un naïf Anglais du nom de Plummer Campbell se serait encore fait prendre pour une somme de $17,000 à la vieille escroquerie du lingot d'or. par un dangereux filou de l'Arkansas, John Doe, dit O M Norton. L'histoire vaut la peine d'être donnée en détail, d'abord parce que l'on n'aurait jamais supposé que quelqu'un put se laisser prendre de nos jours à un piège démasqué depuis si longtemps, et ensuite parce qu'elle nous fournira très probablement un de ces cas, devenus si rares à New York, de justice expéditive.

Doe, qui est le type des filous qui infestent encore certaines régions de l'Ouest, a pensé avec raison qu'il ne serait guère plus possible de jouer le tour du lingot d'or qu'à des étrangers. En conséquence, il s'est mis à lire soigneusement les journaux, cherchant particulièrement les nécrologies de riches Anglais. Dès qu'un journal annonçait la mort de quelque richard en Angleterre, John Doe, prenant pour la circonstance le nom de Norton. écrivait au défunt, s'excusant de l'avoir laissé si longtemps sans nouvelles, le remerciant des services qu'il lui aurait rendus jadis, lui annonçant qu'il avait découvert une mine d'or d'une richesse fabuleuse, et lui déclarant que par reconnaissance, il avait résolu de partager son or avec lui.

Ces lettres étaient ouvertes naturellement par les exécuteurs testamentaires des défunt auxquels elles étaient adressées La plupart les jetaient au panier. Un de ces exécuteurs testamentaires cependant, répondit par dépêche au prétendu Norton: "Accepté. Envoyez l'or par l'entremise de la Banque d'Angleterre." Inutile d'ajouter que Norton ne jugea pas à propos de continuer la correspondance avec celui là. Mais un autre, M. Plummer Campbell, exécuteur de M. Greaves, un richard de Londres, mort, il y a quelques temps, répondit à Norton qu'étant obligé de se rendre en Californie pour affaires, il irait le voir en passant.

Lorsque M. Campbell, ayant terminé ses affaires en Californie, arriva à Hot Spring, il fut reçut à la gare par le prétendu Norton, qui lui tint à peu près ce langage : "C'est à ce brave M. Greaves que je dois mon immense fortune, car c'est lui qui m'a fourni les moyens de venir en Amérique. Or, je ne saurais jamais jouir de mon bonheur si je ne partageais pas avec ses héritiers, puisqu'il est mort, hélas ! avant que j'aie pu lui témoigner ma reconnaissance !

Et Norton conduisait M. Campbell en dehors de la ville, à une hutte de mineur, littéralement remplie de lingots d'or. Le mineur enrichi prit un lingot dans ses mains, en enleva une petite quantité qu'il remit à M. Campbell pour le faire essayer. M. Campbell fit examiner le métal par un bijoutier de Hot Spring, qui déclara que c'était de l'or pur .

Norton voulut alors partager trois de ses lingots venant soi-disant à $35,000, avec M. Campbell. Mais comme Norton avait besoin d'espèces monnayées, il fallait que M. Campbell lui rendit $17,000. M. Campbell accepta, à la condition que Norton lui apportât son or à New-York, où il devait se rembarquer samedi, car il n'avait pas assez d'argent avec lui pour lui rendre les $17,000. Bref, Norton et M. Campbell sont arrivés, chacun de son côté, il y a déjà deux ou trois jours. Norton est descendu avec ses lingots dans un hôtel de Jersey City, et M. Campbell dans un hôtel de New-York.

L'or a été de nouveau essayé à New-York, comme il l'avait été à Hot Spring, et mercredi soir, M. Campbell et Norton dinaient ensemble dans un restaurant de Courtlandt street. Sans s'inquiéter de deux homme qui dinaient à une table voisine, Norton et Campbell conclurent leur marché.

Il fut convenu que Norton porterait ses lingots d'or, vendredi soir, à bord du steamer sur lequel devait s'embarquer M. Campbell et que celui-ci lui remettrait alors les $17,000. Malheureusement, leurs voisins de table étaient des détectives, qui, ayant entendu une partie de leur conversation, arrêtèrent Norton sans plus de façons, allèrent ensuite chercher à Jersey City les trois lingots et firent constater à M. Campbell qu'ils étaient de cuivre et valaient à peu près 50 cents chacun.

Ajoutons que Norton a déjà été décrété d'accusation et qu'il serait très probablement jugé aujourd'hui même, pour ne pas obliger M. Campbell à retarder son départ.

Un fatal accident est arrivé samedi matin sur le chemin de fer du Pacifique Canadien, un peu plus bas que North Bay. Un jeune homme du nom de Price, agé de vingt-quatre ans, voulant monter sur un train en mouvement perdit l'équilibre et tomba sur la voie. Le train lui passa sur le corps le coupant presque en deux. Il est mort quelques instants après l'accident.

New York, 23—En se rendant à une gare de chemin de fer à Washington, un employé des banquiers Drexel et Morgan s'est fait enevé une cacoçhe contenant $20,000.

LONDON PEN & PENCIL STAMP.

This stamp, your own name, ink and brush mailed free, 25c.; club of five, $1.00. For Printing Cards, Marking Clothes, &c.

LONDON RUBBER STAMP CO., 225 Hollis Street, - - - - Halifax, N. S., Manufacturers of Notary Seals, Stencils, Rubber Stamps, &c.

—— L'IMPARTIAL ——

Le seul journal français dans l'Ile du Prince Edouard

ABONNEMENT.

Un an.....$100
Six mois.....50
Trois mois.....30

CHEAPEST AND BEST

CHAIRS

—IN—

P. E. I.

-x—

Make—

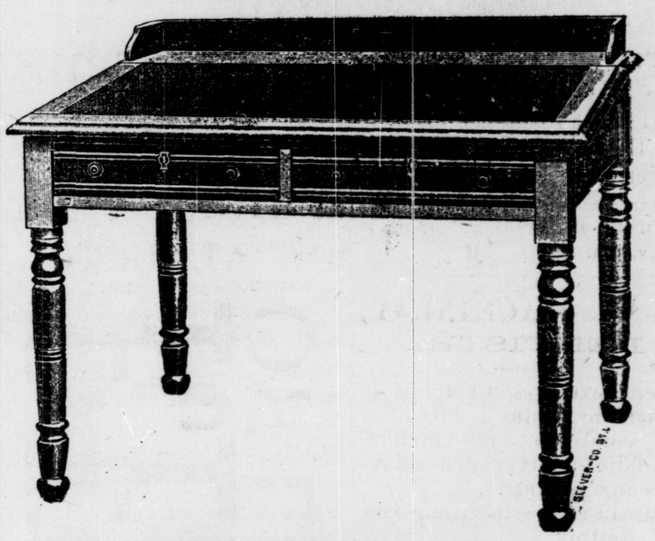
them ourselves

—x—

WRITE FOR CUTS AND PRICES.

SCHOOL FURNITURE

GOOD, STRONG & CHEAP



MARK WRIGHT & CO.,

Charlottetown.

☞ WRITE FOR PRICES.

Jan. 16' 96

SI VOUS VOUS PROPOSEZ

Le matin d'aller en ville pour y acheter des marchandises, il est assez probable que vous rassemblerez la famille la veille, et que vous passerez en revue les différents magasins et leurs prix, tout en prenant compte des marchandises que vous pretendez acheter.

NOUS AVONS MONTRE AU PUBLIC

que nous vendons à meilleur marché que qui que ce soit, vu que nous vendons aux prix coutants afin de nous retirer du commerce en Détails.

AINSI SI VOUS VOULEZ

acheter au magasin où vous pourrez retirer le plus grand profit pour votre argent, ne manquez pas d'aller voir

D. ROGERS ET FILS

Summerside, 13 Fev. 1896.

BIG CLEARANCE SALE AT ALBERTON

As I intend winding up my business in Alberton next fall and travel for a wholesale house, I will sell out my

LARGE STOCK OF MERCHANDISES

et cost and charges for cash or approved credit. Until next november 1 will also have an

AUCTION SALE

every saturday afternoon, commencing at 2 O'clock P. M.

Any one wishing to buy out my stock or part of it can rent my store. I have a Branch store at Campbelton which will be kept running as long as it will pay, by Mr Morris O'Hallaron of hat place—

The Auction sale will be for cash only.
So bring it along and get Bargains

THOMAS WILKINSON ------ ALBERTON

JOSEPH GALLANT

—NEGOCINT EN—

MARCHANDISES SECHES, GROCERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES.

RUSTICOVILLE I P E

Jan. 16 '96